



Mensuel de l'Union Nationale des Amicales de Camps de Prisonniers de Guerre
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire N° 20165

EDITION DES AMICALES du STALAG V B
(Les captifs de la Forêt Noire)
et des STALAGS X A, B, C

Rédaction et Administration :
68, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris (9^e)
Téléphone TRinité 78-44



Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 Paris.

Un problème angoissant

Nous voudrions, chers amis de l'Amicale, ouvrir ici un débat. Ou plutôt obtenir la solution d'un problème angoissant ; d'un problème qui à chaque réunion de Bureau soulève des controverses passionnées, car les données reviennent souvent dans ses délibérations.

Voici ce dont il s'agit :

Des demandes de secours nous sont adressées par des anciens des Stalags VB et X ABC qui ne sont pas membres de l'Amicale.

Que devons-nous faire ?

Adresser au demandeur le secours qu'il espère et qui lui apportera un peu de bonheur ?

Ecarter purement et simplement la demande sous le prétexte que l'intéressé n'est pas membre de l'Amicale ?

Jugeons donc sur pièces :

Nous sommes une Amicale régie par des statuts très précis. Ces statuts ont été publiés dans le Lien et ont ainsi été portés à la connaissance des anciens P.G. de nos stalags respectifs et chacun a pu décider librement de son engagement à l'Amicale.

Celui qui accepte sait que les fonds collectés par les cotisations, les dons qu'il envoie, la vente des billets de tombolas forment une Caisse de secours servant *uniquement* aux Amicalistes. Les fonds recueillis appartiennent à l'Amicale et le Bureau mandaté par les votes des Assemblées Générales peut seul en assurer la distribution.

Celui qui ne veut pas faire partie de l'Amicale le fait en toute connaissance de cause. Il ne veut pas se plier à la règle commune. Si chacun suivait cette ligne de conduite il n'y aurait pas d'Amicale, donc pas de secours à distribuer. Il est donc tout à fait anormal que celui qui n'a jamais cotisé et surtout qui n'a jamais adhéré à l'Amicale, vienne par la suite solliciter un secours auprès de la Caisse d'entraide.

Certes l'Amicale est la continuation de la Caisse d'entraide du Stalag, mais sous une autre forme.

Au Stalag nous étions tous dans la même misère, le même dénuement. Le faible pécule que nous percevions servait à tous et les cotisations à la Caisse d'entraide étaient fixées proportionnellement au gain de chacun.

L'Amicale, elle, rassemble ceux qui ont voulu continuer cette œuvre de solidarité née de la souffrance humaine. Ceux qui ont adhéré pour former *entre eux* une Caisse de Secours paient une cotisation, vendent des billets de tombola pour venir en aide aux veuves, aux orphelins et aux malades de leur groupement. Après la libération, les anciens prisonniers ont retrouvé leur famille, leur matérielle. Devant le projet d'une Amicale ils ont choisi en toute connaissance de cause.

Il y a ceux qui n'ont pas voulu abandonner cette amitié née dans les barbelés, qui ont continué à servir cet « esprit prisonniers » qui faisait notre force là-bas.

Et il y a ceux qui ont tout oublié et se sont réfugiés dans l'anonymat de la foule, ceux dont la mémoire s'arrête au 10 Mai 1945 mais qui, touchés par le malheur, découvrent en 1966 qu'il existe une Amicale puissante et généreuse.

Voici donc le problème posé aux membres de l'Amicale.

Nous espérons que vous nous fournirez beaucoup de réponses.

Nous vous répétons que les statuts de l'Amicale sont très précis et que vos opinions doivent en tenir compte pour l'essentiel.

La solution idéale serait que tous les P.G. des deux stalags fassent partie de l'Amicale. Ce que bien entendu nous souhaitons ardemment. Nous pourrions alors venir en aide à tous, répondre affirmativement aux S.O.S. désespérés sans qu'il se pose pour nous un cas de conscience.

Amis amicalistes, c'est à vous de répondre.

Nous attendons vos lettres.

H. PERRON.

L'AMICALE VB-X ABC
adresse à tous ses adhérents
et à leurs familles
SES MEILLEURS VŒUX
pour la nouvelle Année



Notre Plaque-Souvenir

Amis des VB et X ABC faites diligence pour adresser votre commande pour la plaque-souvenir. Chaque jour nous apporte des bulletins de souscription. N'oubliez pas que le tirage n'est que de mille exemplaires. Et qu'il n'y en aura pas pour tout le monde.

Souvenez-vous de la publication de notre livre «Histoires du Temps perdu». Il a lui aussi été tiré à mille exemplaires. Il y a cinq ans qu'il ne nous en reste plus un seul exemplaire. Des anciens P.G. nous le réclament encore. Si au moment de la parution chaque amicaliste s'était décidé à remplir un bon de souscription, ce sont deux mille exemplaires d'«Histoires du Temps perdu» qui auraient été tirés et qui seraient à l'heure actuelle tous vendus.

N'hésitez donc plus. Après il sera trop tard. Profitez des achats de la nouvelle année pour vous offrir ces belles étrennes. Cela ne grèvera pas trop votre budget personnel et vous aurez la satisfaction de posséder un livre-souvenir merveilleux. De plus vous aurez fait une bonne action. Le bénéfice de l'opération Plaque-Souvenir ira tout entier à notre Caisse de Secours. Des camarades se sont dévoués pour faire cette Plaque. Ils ont pris sur leur temps de repos, sur leurs loisirs, des heures précieuses. De plus ils ont, comme vous, souscrit pour un ou plusieurs exemplaires. Ils ont donné l'exemple, à vous de les suivre.

Remplissez le bulletin de souscription qui se trouve en quatrième page et adressez-le vite à l'Amicale avec le chèque correspondant au montant de votre commande.

Notre Tombola

Nous prévenons nos camarades que le tirage de la Tombola aura lieu le 26 Mars 1965 dans le Bureau de l'Amicale VB-X ABC au 68, rue de la Chaussée d'Antin.

Comme chaque année il ne doit pas y avoir d'invendus. Nous espérons que l'esprit de fraternité et d'entraide qui anime nos adhérents facilitera notre tâche. Quand tous les billets sont vendus, le tirage est plus facile et la tâche des autorités officielles plus aisée.

Merci à tous.

UN DE PLUS

Notre trésorier Mimile GEHIN prépare activement son rapport financier pour la prochaine Assemblée Générale de l'Amicale qui aura lieu le Dimanche 13 Mars 1966 dans le Grand Salon du Club du Bouhéon, 68, rue de la Chaussée d'Antin.

Or, en comparant le chiffre des cotisants de 1965 avec celui de 1964, il eut l'agréable surprise de constater qu'il y avait UN cotisant de plus en 1965 qu'en 1964.

N'est-ce pas tout simplement merveilleux !

Car il faut compter avec les décès nombreux cette année et aussi sur les abandons. Il y a donc cette année plus de rentrées que de pertes. Vingt ans après notre fondation se retrouver avec un excédent, très minime il est vrai, mais un excédent quand même !

Cela est formidable !

Unissons donc nos efforts, accomplissons notre devoir d'Amicaliste et le nouvel essor que prend notre groupement sera irrésistible.

Dimanche 13 Mars 1966

à 10 h. 00

au 68, rue de la Chaussée d'Antin

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

de l'Amicale
VB-X ABC

Les camarades qui ne peuvent pas participer aux débats sont priés d'adresser leur pouvoir avant le 10 Mars 1966.

L'Amicale VA-VC en deuil

La nouvelle nous est arrivée en pleine délibération du Bureau : Paul FERGER, vice-président de l'Amicale VA-VC est mort ! Une mort subite imprévisible. Un homme en pleine force de l'âge, il avait 52 ans, frappé par le mal du siècle : un infarctus !

Notre ami Paul FERGER, Popaul pour nous tous, était un homme d'action. Son Amicale lui doit beaucoup. Esprit vif et prompt, travailleur acharné, amicaliste dans le vrai sens du mot, toujours dévoué, toujours présent. Son départ brutal sera douloureusement ressenti par tous les membres de son Amicale à qui il avait donné depuis 1945 tous ses instants.

Nous prions le Bureau de l'Amicale VA-VC et la famille de Paul FERGER de bien vouloir recevoir toutes les condoléances attristées du Bureau et des membres de l'Amicale VB-X ABC.

COURRIER DE L'AMICALE

— Notre ami **M. JONSSON**, 285, rue de Vaugirard, à Paris-15^e, nous envoie la lettre suivante :

« Dans votre dernier numéro du « Lien », il y a eu une petite erreur dans l'article que vous avez publié concernant le Kommando 605.

« Dans cet article, il est question de M^{lle} JONSSON, mais il fallait lire « Madame », car je n'ai pas de fille. A la suite de quoi j'ai reçu la lettre dont copie jointe.

« Voudriez-vous être assez aimable d'aviser M. LAUVERGER, que je ne connais pas, qu'il n'y a pas de M^{lle} JONSSON.

« Vous en remerciant à l'avance... »

Nous avons donc consulté le numéro du « Lien » incriminé et, dans l'article de notre ami LAVIER : « Kommando 605 », nous n'avons pas trouvé trace ni de Madame, ni de Mademoiselle JONSSON. Notre ami JONSSON et son correspondant ont dû être victimes d'un mirage. Notre ami LAVIER a en effet écrit : « ...VISSAC, M^{me} et M^{lle}; LAVIER, M^{me} et M^{lle}. JONSSON avait dû, à regret, se dédire l'avant-veille... » Il y a bien un point après M^{lle} LAVIER ! Et l'auteur relate le nom de l'ami JONSSON pour l'excuser de son abstention. Nous espérons qu'à notre prochaine réunion nous aurons le grand plaisir de rencontrer JONSSON accompagné de Madame seulement, puisque de « demoiselle » il n'y a que dans l'imagination un peu débridée de son correspondant. Mais LAVIER est en droit de réclamer une tournée au Bar du Bouthéon !

— Notre ami **H. CHARPENEL**, à Taulignan (Drôme), nous écrit :

« Je profite de l'occasion qui m'est faite pour vous envoyer mon bon de souscription pour la Plaque-Souvenir pour venir vous présenter à tous mon meilleur souvenir.

« Cet été, j'ai eu l'occasion, pour la deuxième fois d'ailleurs, de passer à La Bresse prendre un repas chez le Grand Bernard. J'étais avec ma famille et des amis. Ces derniers n'en revenaient pas de l'accueil qui nous a été fait et me disaient qu'il n'est pas croyable qu'après vingt ans nous ayons conservé une pareille amitié. Que c'est beau cela ! C'est pourtant bien la vérité. L'amitié P.G. est ancrée, je crois, plus que jamais... »

« Bien des choses à l'ami ROSE et à ce brave GORDARD que j'aimerais tant revoir.

« Encore une fois, merci à toute l'équipe qui fait tant pour la cause et l'amitié P.G.

« Mes bonnes amitiés P.G. à tous. »

— Une carte de Briançon de l'ami **R. DELAFORGE**, 23, avenue Général-Leclerc, qui nous donne de ses bonnes nouvelles et adresse l'amical bonjour de notre camarade à tous.

— **R. GEHEL**, 69, rue de Créteil, à Maisons-Alfort, nous écrit :

« Je vous adresse ce jour mandat du versement à C.C.P. pour frais de souscription d'un exemplaire de la Plaque-Souvenir en m'excusant de ne pas l'avoir fait plus tôt et en regrettant de n'avoir pu le faire à l'occasion du Rassemblement du 10 octobre.

« Je n'ai pu me joindre à vous pour cette belle journée dont j'ai lu le compte rendu dans notre « Lien » du 15 novembre. S'il n'existait pas, il faudrait le créer.

« Une nouvelle année s'approche : mes meilleurs vœux à tous. »

Merci, ami Boubert, et bonne santé.

— Notre ami **MAUGE André**, Directeur Prisonic à Autun, nous écrit :

« Monsieur l'Ange vint, Président de l'Amicale, c'est par l'intermédiaire de votre journal que j'ai eu l'agréable surprise d'apprendre que le Bureau de l'Amicale avait décidé d'adresser une surprise aux enfants de nos camarades âgés de 12 ans au 31 décembre 1965.

« Le fait vous semblera sans doute surprenant, mais l'inactivité et la continence de cinq ans de captivité m'obligeaient, après quelques années de réflexion, à remédier à une situation pour le moins anormale. De cette situation devait naître en 1956 ma fille Michèle, en 1957 mon fils Patrick et, en 1960, ma seconde fille Sylvie.

« En regrettant d'avoir borné mes efforts à trois exemplaires et, à défaut de vous soumettre un cas plus intéressant, veuillez agréer... »

« P.-S. — Je pense que, connaissant mon caractère et comprenant le côté plaisant de cette lettre, tu laisseras à d'autres familles plus déshéritées le soin de bénéficier des possibilités de la Caisse d'Entraide. Assure chacun de mon meilleur souvenir et, comme toujours, très amicalement. »

Amitiés de tous à l'ami MAUGE en souhaitant un nouvel effort de sa part pour 1966.

— Notre ami **L. B'LLAT**, rue Amable-Tastu, à Palaiseau (S.-et-O.), adresse un amical bonjour à tous les anciens d'Ulm : Kuhberg, Rosenberg, Turmlé, Vorwerk 13. Amical souvenir à tous.

— Notre ami **AIX**, 17, rue Pierre-Ronsard, à Arcueil (Seine), en souscrivant pour une Plaque-Souvenir, adresse un amical bonjour à tous les anciens P.G.

— Notre ami **Gilles THAUVIN**, à Lussay, par Séris (Loir-et-Cher), nous écrit :

« J'ai reçu votre journal « Le Lien » et j'ai envoyé ma cotisation l'autre jour. Je crois qu'il y a beaucoup d'anciens prisonniers qui ignorent le journal et qui désireraient rester en relation avec les camarades.

« Je suis allé au Rassemblement des prisonniers qu'il y a eu à Lourdes après la guerre et qui a été très bien organisé, mais il n'a été possible, en grande partie, qu'aux gars du Midi. Pour ceux du Nord, le rendez-vous était trop coûteux. C'est dommage. Mon désir serait d'en voir un semblable à Paris ou quelque part dans le Centre, comme Orléans ou Tours, de façon à ce que la chose soit réalisable pour tout le monde.

« J'ai encore les adresses des gars de mon Kommando au moment où ils étaient prisonniers. Il y en a certainement qui ont changé d'adresse, mais, si la chose vous intéresse, je peux vous l'envoyer.

« Je serais très heureux d'entrer en relation avec les anciens des Kommandos 10006 et 20033 qui se trouvaient à Rosenfeld, en Wurtemberg.

« Recevez, chers Camarades... »

Bien sûr, et c'est une constatation qui nous attriste, tous les anciens P.G. du Stalag ne font pas partie de notre Amicale, par ignorance peut-être et surtout par manque d'intérêt. Comme s'il était facile d'oublier les années terribles vécues en commun. On tente de tourner en dérision cet « esprit prisonnier », on essaie de se moquer de notre « fraternité », de notre « serment », de nos « rencontres ». Mais ils ne savent pas, ces moqueurs, qu'ils se privent du plus beau sentiment qui existe dans la vie d'un homme : la solidarité. Et c'est pour leur expliquer cela, ami THAUVIN, que nous te demandons de nous adresser ta liste. Merci d'avance.

— Notre ami **Joseph THEPAULT**, chef de gare à Saint-Georges-Motel (Eure), approche de la retraite qu'il compte goûter longuement à Saint-Rémy-sur-Avre (Eure-et-Loir), et il adresse un amical bonjour aux anciens de Winterlingen, Haigerloch, Taifingen, Héchingen et aussi Zimmeros (l'ami CUEF ou COUEF, de Lorient).

— Notre ami **Marcel MATHIEU**, 13, cité Les Ecluses, Briennon 89, nous écrit :

LA NAISSANCE D'UNE REVUE

Début Septembre 1942 une réunion de pensionnaires du Waldho se tenait dans une chambre de l'Infektion. Y participaient : DESSEIGNE et NADLER, directeurs de la troupe théâtrale, DAUBIGNY, PIFFAULT, PERRON, MARTIN, BRUANT, CHARBONNET, FOCHEUX, GENOIS et PATIN.

Motif : Etude d'un projet de revue théâtrale pour le Noël 1942.

NADLER, en présentant le projet souligna qu'il fallait faire un gros effort afin de monter une revue qui donne satisfaction au personnel médical et aux malades tout en prenant bien soin de ne pas offusquer les autorités allemandes.

La discussion s'ouvrit aussitôt. D'abord quel sera le titre de la revue afin de construire des sketches s'y rapportant ? Plusieurs propositions furent écartées : Une revue sur Paris ne s'imposait pas après l'éclatant succès de « Revoir Paris » par la troupe du Stalag ; mettre en sketches notre vie de prisonniers fut écartée à l'unanimité car il fallait sortir de notre atmosphère et se plonger dans une sorte de bain de jeunesse.

Je proposai alors de traiter en propos satiriques la vie des civils telle que la concevait un prisonnier. Cette proposition fut acceptée d'emblée et après une brève délibération le titre « Drôle d'époque » fut adopté.

Mais une difficulté surgissait. Qui allait écrire cette revue ? On proposa PATIN. Mais celui-ci en instance de départ pour la France se refusa. Finalement le choix se porta sur mon nom. Très honoré de la confiance de mes camarades, j'acceptai à la condition qu'il me fut adjoint deux ou trois collaborateurs afin que nous puissions ensemble confronter nos idées. D'autre part n'étant ni poète, ni chantonnier, je demandai le concours de mon ami BRUANT, le chansonnier-maison. Ce qui fut accepté. Et c'est ainsi que furent désignés pour constituer un comité de préparation mes amis BRUANT, DAUBIGNY et MARTIN.

Le choix des sketches fut assez facile. Nous ne connaissions de la vie civile en France que peu de choses. Les lettres de nos familles étant censurées nous ne pouvions que nous rabattre sur la presse collaboratrice qui inondait de ses journaux les stalags. On y parlait abondamment des fameux zazous adeptes de la musique syncopée, des jeunes filles en uniforme, du marché noir et du retour à la terre. Tout cela faisait de magnifiques sujets à traiter pour les apprentis revuistes que nous étions.

Avec mes trois camarades BRUANT, DAUBIGNY et MARTIN le travail fut aussitôt entrepris et je tiens à dire que mon patron allemand, l'ineffable WOLFARTH me surprit plus souvent rêvant devant une feuille blanche que travaillant sur les livres du fameux Magasin.

Pour le texte de liaison entre les sketches j'imaginai la présentation suivante : Un reporter de France-Actualités accompagné de son opérateur fait une enquête en France sur les sujets traités dans

« ...Pour le moment, la santé est toujours bonne, j'espère qu'il en est de même pour tous mes camarades du VB, et surtout les anciens d'Ulm, en leur souhaitant pour la nouvelle année une bonne santé et en adressant mes meilleurs vœux de bonheur. A Brienne notre Association de prisonniers marche toujours bien. Nous sommes 80 adhérents. Je tiens à faire savoir à tous mes camarades que je fais de mon mieux que tout marche à merveille et que l'Association cherche le plus longtemps possible... Je suis porte-drapeau de ma section depuis deux années déjà... Je vous adresse à tous une cordiale poignée de main et bien des choses de ma part à mon camarade Constant YVONET, que j'aurais content de revoir un jour. »

— Notre ami **Julien FROUMENTIN**, Allouville-lefosse-76, nous écrit :

« Dans le courrier de l'Amicale du « Lien » du 15 novembre 1965, Marc LAURENT, d'Epinal, envoie ses amitiés au Napoléon du Kommando de Meincere. En échange, Julien FROUMENTIN, d'Allonville-Bucfosse, est heureux d'avoir eu des nouvelles par le « Lien » de Marc LAURENT, d'Epinal, est espère qu'il va faire un petit voyage en Normandie... Je remercie les membres du Bureau de l'Amicale de penser aux enfants pour les fêtes de fin d'année. Cordiales amitiés à tous. »

— Nous apprenons avec tristesse le décès de notre camarade **Paul SEMAL**, 81, rue Jacquemars-Giélée, Lille. Ancien P.G. des Stalags X ABC, notre camarade SEMAL était un fervent amicaliste.

A sa famille, à ses amis, l'Amicale adresse ses condoléances émues.

— La famille **KOHL** et les Anciens d'Ulm ont le triste devoir de vous annoncer le décès de Philippe KOHL, survenu le 4 décembre 1965.

Notre camarade était un fervent participant de nos réunions familiales du Premier Jeudi. L'Amicale a eu un précieux collaborateur et un camarade charmant a été emporté par un mal implacable à l'âge de 55 ans.

A M^{me} KOHL, son épouse, à sa famille, aux Anciens d'Ulm, nous adressons toutes nos affectueuses sympathies et nos condoléances attristées.

— M^{me} **Raymond BERCHOT**, 38, rue Adrien-Damé, à Saint-Maurice (Seine), remercie bien sincèrement l'Amicale du Stalag VB-X ABC et les Anciens d'Ulm pour le livre offert en la mémoire de son mari.

la revue « Drôle d'époque ». Je tiens à dire que dans ces deux rôles nos amis SANTOLINI et FOSTER furent tout à fait remarquables.

Tout le mois d'octobre 1942 vit le travail acharné de la Commission de préparation. Mes camarades et moi nous étions pris au jeu. Il fallait que le premier Novembre tout fût terminé. Et il fut.

Le premier novembre, devant toute la troupe rassemblée au théâtre, je donnais lecture de « Drôle d'époque ». Cela dura quatre heures ! C'était très long ! Il fallut couper dans le texte, activer l'action, supprimer des répliques, bref ramener la durée à trois heures.

Dans une revue il y a toujours des chansons et de la musique. Pour les chansons, BRUANT fit un travail remarquable et les compositeurs GALTIER, COUPAIN et GENOIS mirent de très jolis accords sur un texte sobre et plaisant.

Avec l'ami Achille LECLERCQ nous nous étions amusés à confectionner un pot-pourri de chansons françaises interprété par un quatuor vocal composé de DARMANDARITZ, KINOWSKI, KASTLER et QUICHAUD. Incorporé dans la revue il obtint un franc succès.

Les décors furent peints par notre camarade DANNHOFFER sur des maquettes de BELIGNÉ et MALLET, les maîtres-dessinateurs du « Captif ».

Le Magasin WOLFARTH participa largement à la confection des décors et costumes sans l'autorisation du propriétaire bien entendu. Et nos tailleurs GEHEL et BUJAKIEWICZ s'en donnèrent à cœur joie.

Quant à VALLI, le coiffeur du Waldho, il se fit avec talent confectionner des perruques avec de la filasse et de vieilles ficelles.

Et le 23 Décembre 1942, devant le médecin-chef, le capitaine PAYRAU et le Docteur allemand PETER, nous donnions la générale de « Drôle d'époque ».

Cette revue m'a donné beaucoup de satisfaction. Ce fut une époque passionnante à vivre dans la captivité. La joie que nous avons procurée à nos camarades et à nos chers malades fut pour nous auteurs et les acteurs une grande récompense.

Aussi je tiens, à la fin de cette relation, à publier leurs noms, car ils ont par leur travail leur abnégation bien mérité l'estime de tous.

Les acteurs : DESSEIGNE, NADLER, SANTOLINI, FORSTER, RIFFLE, BRUANT, PERRON, DAUBIGNY, MARTIN, CHARBONNET, KASSLER, QUICHAUD, PIFFAULT, PATIN, DARMANDARITZ, MAX, DESTOUCHES.

Les musiciens : FOCHEUX, BOUSSON, COLPAIN, DUPERCHE, GALTIER, GENOIS, KINOWSKI, MATRAS, PIAT, SOLANS, STEPIEN, DARMANDARITZ.

Je ne voudrais pas terminer sans signaler que les textes de la revue ont été tapés à la machine ce qui représente un travail considérable, par notre ami LANGEVIN, actuel président de l'Amicale VB-X.

H. PERRON.

**CHAMPAGNE
R. BERTIN**

(ex-P.G. Waldhotel, V B)

Propriétaire récoltant

Manipulant

VRIGNY, près de REIMS

Vente directe

Renseignements sur demande

Le petit chat noir

« C'était très bien, ta causerie ! me dirent les camarades en me serrant la main. Pour une fois, tu n'as endormi personne, c'est si rare qu'il convient de le remarquer ! » On ne pouvait être plus aimable. Je m'inclinai.

C'était bien avant la création des Universités de camp. Pour occuper les longues soirées d'hiver, nous étions réunis à plusieurs afin de monter trois ou quatre fois par semaine, dans la plus grande des chambres d'une baraque, soit un cycle de conférences, soit des séances récréatives où nous demandions à chacun de raconter des histoires ou de pousser la chansonnette. Pour les causeries, nous faisons appel à tous les gens de bonne volonté pour nous exposer soit des questions leur tenant à cœur, soit l'essentiel de leur métier, leurs voyages, des anecdotes, enfin tout ce qui était susceptible d'intéresser la plupart d'entre nous, et nous les faisons suivre d'une discussion générale. Nous nous séparions ensuite après avoir chanté à voix contenue une vibrante Marseillaise, car bien entendu ces séances avaient lieu entre nous, dans l'intimité et sans participation des autorités du camp.

Ce soir-là j'avais parlé de l'intelligence des bêtes. Qui n'a pas possédé plus ou moins dans sa vie un animal familier, un chien ou un chat, un oiseau ou un poisson, un cochon d'Inde, un crapaud ou une araignée (dans le plafond) ? La discussion avait été très animée, chacun ayant quelque fait précis à rapporter, et l'on sait que ce que l'on possède est toujours mieux que ce qu'ont les autres, aussi les traits d'intelligence ne manquèrent-ils pas. Tard dans la nuit, nous nous séparâmes, chacun partant isolément l'un après l'autre, car nos anges gardiens qui veillaient sur notre sommeil du haut des miradors avaient une fâcheuse propension à faire un carton chaque fois qu'ils apercevaient le soir un groupe circulant entre les baraques.

Je partis le dernier avec le petit Gusse. C'était un charmant petit gars, que ses parents avaient prénommé Auguste, mais comme ce nom d'empereur romain ne lui allait guère, on l'appelait par son diminutif. Je l'avais connu au cours de la Drôle de Guerre dans un dépôt de munitions que je visitais régulièrement et, au cours de la captivité, je l'avais retrouvé au hasard des camps, depuis il ne me quittait pratiquement pas, et nous nous rendions de menus services.

Arrivés à notre baraque, il me demanda : « Tu vas te coucher ? — Non, lui dis-je, après la tabagie d'où nous sortons et la chaleur qui régnait dans la pièce, je vais rester un peu dehors à respirer l'air frais de la nuit. » Nous nous assîmes sur les marches de l'escalier. A cet endroit, nos amis des miradors ne pouvaient nous voir.

Nous restâmes quelques instants silencieux. Puis le petit Gusse prit brusquement la parole. « Moi aussi, j'aurais pu raconter mon histoire, mais, je ne sais pas pourquoi, je n'ai pas osé le faire. Mais à toi, je vais la dire. Te rappelles-tu le soir où tu es arrivé à l'improviste au dépôt, ce jour-là, on nous avait ramené des munitions, qu'est-ce que tu as pu gueuler ! Comme un putois ! »

Je me rappelais. Il était huit heures du soir. Avant de rentrer au P.M.A. (Parc de Munitions d'Armée), j'avais fait un détour pour passer par le dépôt, je ne sais plus dans quel but. En arrivant, j'étais tombé pile sur un tas de munitions, douze tonnes exactement, en pagaie au milieu de la route, à vingt mètres tout au plus du baraquement qui servait de logement aux hommes. Un régiment qui faisait mouvement vers l'arrière les avait renversées au passage pour ne pas s'en encombrer, et le lieutenant qui commandait le dépôt ayant refusé de les recevoir parce que ses hommes étaient en train de manger, les soldats n'avaient fait ni une ni deux, ils avaient vidés leurs camions et tout abandonné à l'entrée du parc. Ce que j'ai pu hurler, c'est vrai, mais c'était normal ! J'ai arrêté les gens du dépôt qui descendaient au village boire le traditionnel coup de rouge de la soirée, et j'ai ordonné au lieutenant de tout faire déblayer. Il s'est exécuté de mauvaise grâce, en prétendant que tous les îlots étaient engorgés à pleine capacité et qu'il n'avait de place nulle part. « Eh bien ! lui ai-je dit, vous allez me faire deux îlots équivalents sous bois à deux cents mètres d'ici et à soixante mètres l'un de l'autre et vous me les couvrirez de tôles et de branchages ! » Il a bien été obligé de le faire.

En une heure près de la moitié avait été transportée. Mais je ne pouvais continuer à surveiller, il me fallait deux heures de routes pour regagner le P.M.A., et à mon retour j'avais encore à rédiger mon rapport quotidien sur la situation des dépôts de l'Armée que je contrôlais, rapport qui partait tous les matins à cinq heures pour l'Etat-Major par motard spécial. Je fis signe au lieutenant de me suivre dans son bureau et je lui ai dit entre quat'z-yeux ce que je pensais sur sa façon de respecter les règles de sécurité. Qu'est-ce que je lui ai cassé ! J'ajoutai que je devais partir, mais que j'entendais qu'il continue à faire déménager jusqu'à la dernière caisse, et je m'en allai.

Pendant que tu étais avec le Lieutenant, continua le petit Gusse, on s'était arrêté et on s'était plaint au Maréchal des logis. On était harrassé, on en avait marre et à cette heure on ne pourrait plus descendre au patelin. Le Lieutenant est sorti l'air mauvais. « Continuez ! » a-t-il ordonné. Le Logis s'est avancé : « On pourrait terminer demain. — Oui, a dit le Lieu-

tenant, mais vous connaissez ce salaud comme moi, il est bien foutu de revenir demain à la première heure, et j'ai eu assez d'embêtements comme ça (il employa un mot plus fort que Waterloo immortalisa) ! — Mon Lieutenant, proposa le Logis, les hommes n'en peuvent plus, laissez-les se reposer et je vous promets que demain dès l'aube on finira de déblayer. Comme il lui faut bien deux heures pour venir ici, s'il s'avise de vérifier, tout sera terminé quand il arrivera et il n'en saura rien ! — A votre aise, a dit le chef (il était lui aussi pressé de descendre au village où il logeait pour rejoindre son repas, son lit et sa petite amie), mais je vous préviens, je vous rends responsable ! » (il ne tenait pas du tout, bien sûr, à se lever de bonne heure pour venir au dépôt s'assurer de l'exécution des ordres). Il est parti, et nous sommes allés nous coucher. Il faisait nuit.

J'avais recueilli dans le bled un petit chat noir que des gosses martyrisaient, un pauvre petit chat perdu, maigre et efflanqué. Très affectueux, il s'était attaché à moi, il y avait tellement de quoi le nourrir avec nos restes, il était devenu gros et gras, mais les copains ne l'aimaient guère et lui faisaient bien quelques misères, mais sans méchanceté, et il me suivait partout, dormant sur mon lit.

Ce soir-là, je l'appelai, mais il refusa obstinément de venir. Il restait à la porte, me regardant et miaulant désespérément. Les copains exaspérés m'engueulèrent. « Fous-le à la porte, ton chat, qu'il nous foute la paix ! » Je me levai, bien que la porte fût ouverte, et sortis, le chat tout heureux marchait devant moi. Je voulus le prendre, mais il m'échappa. Je rentrai et la même scène recommença.

Le Logis qui nous regardait attentivement se leva. C'était un instituteur, il en savait des choses ! Il dit : « C'est curieux ! cet animal ne veut pas que tu restes ici ! Il veut t'entraîner au dehors ! On dirait qu'il sent quelque chose d'anormal ! » Il est resté pensif quelques secondes (il évoquait sans doute les explosifs qui étaient dangereusement entassés à quelques mètres de nous) et rentra.

« Allons ! les gars, qu'il dit, levez-vous fous ! Il va se passer quelque chose ! quoi ? je n'en sais rien ! mais c'est sûr qu'il va y avoir du grabuge ! Prenez vos couvertures, on va coucher ailleurs ! »

Tu parles si les copains ont râlé ! Mais le Logis a été intraitable. « Sortez tous, ou je vous fais décamiller à coups de pompe dans le train ! » Tout le monde est sorti. « Allons à la tonnelle ! » a dit le Logis. C'était à cent cinquante mètres de là une cabane à claire-voie qu'on avait construite dans les bois pour y manger et s'y reposer.

On allait l'atteindre quand c'est arrivé. Ça a fait un vacarme terrible, quelque chose d'énorme est passée au-dessus de nous, une espèce de grosse marmite, on s'est tous fichus par terre avec ensemble, c'est tombé en plein sur le tas de munitions. Tout a sauté. Les pierres, la terre, des morceaux d'arbre volaient par-dessus nous.

Quand on a repris nos esprits, on s'est appelé, on s'est compté, on était tous là, vivants. Bien sûr, il y en a qui avaient reçu des cailloux, mais ce n'était pas trop grave. J'ai cherché mon petit chat noir, il était agrippé après moi, et il me léchait le visage, je ne le sentais pas. Je l'ai mis à l'intérieur de ma veste, il s'est pelotonné contre ma poitrine, il ronronnait. Comment avait-il pu deviner ? Il paraît que les animaux ont un instinct...

Il y avait un îlot de gargousses qui flambait, des flammes hautes de vingt mètres, on voyait comme en plein jour. De la baraque, il ne restait plus rien, rasée au ras du sol, le lendemain on en a retrouvé des débris à cent mètres de là. Le tas de munitions, à la

place il y avait un trou immense, un entonnoir à s'enfoncer dedans.

On a couru éteindre les gargousses, on n'a pas pu y arriver. On a limité les dégâts, on a vivement déménagé les îlots voisins pour que la chaleur ne les enflamme pas... »

Moi aussi, je me souvenais. En arrivant au P.M.A., j'avais trouvé sur mon bureau un message téléphonique m'avertissant qu'une partie du dépôt avait sauté, mais que tout le personnel était sain et sauf et qu'il faisait le nécessaire pour la protection de ce qui subsistait. Je n'avais donc pas jugé utile d'y retourner sur le champ, et j'ai rédigé ma situation à toute allure. On peut dire que ce soir-là, elle était faite de chic et probablement fausse. Mais une fois de plus ou de moins !

Le lendemain, quand je suis arrivé, j'avais bien été étonné de constater l'étendue des dégâts causés par une simple marmite. Mais il me fallait m'occuper de prendre les mesures adéquates et je n'y avais plus pensé. Je comprenais maintenant pourquoi les hommes me regardaient avec ces yeux affectueux qu'ont les bons vieux chiens poussifs qui ne savent comment vous manifester leur reconnaissance quand on leur a fait une caresse sur le museau, et pourquoi contre leur habitude ils ne regimbèrent pas quand je leur imposai de durs travaux. Eux aussi se souvenaient !

« Quand tout a été fini, a repris le petit Gusse, le Logis a tiré doucement, tendrement, le petit chat de ma veste, comme si c'avait été un tout jeune enfant, il l'a embrassé sur la tête entre les deux oreilles, et il a dit : « Cette petite bête, elle nous a tous sauvés la vie ! Désormais, ce sera notre chat à tous ! »

A partir de ce moment, il a été choyé, dorloté, il était toujours servi avant nous, il avait les meilleurs morceaux. On se serait plutôt couché par terre pour ne pas le déranger quand il dormait sur un lit. Si quelqu'un lui avait seulement tiré la queue, il se serait fait écraser...

Le petit Gusse se tut. Je lui demandai :

« Qu'est-il devenu, ton petit chat ? »

« Eh bien ! me répondit-il, quand nous avons fait retraite, on l'a su à l'avance, tu sais comme le Lieutenant était bavard, il ne pouvait rien garder pour lui, alors j'ai pensé qu'il valait mieux mettre ma bête à l'abri. Je l'ai emmenée au village. Là j'y avais, comment te dirai-je ? enfin... une jeune fille que je connaissais. Elle savait que le petit chat nous avait sauvés la vie. Je lui ai demandé de s'en charger. Elle m'a dit : « Ne t'inquiète pas ! il sera soigné, tu viendras le chercher quand tu pourras ! »

Dès que nous rentrerons en France, avant même d'aller chez moi, j'irai prendre mon petit chat. Tu vas sans doute rire, mais maintenant il fait partie de la famille ; ma vie, je la dois à mon père, mais mon chat, il me l'a conservée !

« Non, mon petit Gusse, lui ai-je dit, sois sans crainte, je ne rirai pas ! Car, vois-tu, les animaux s'entendent mieux que les hommes ! Nous, nous ne songeons qu'à nous entretenir, tandis que les bêtes, pourquoi ? parce qu'on a été bon pour elles ? eh bien ! parfois, souvent, elles ne s'efforcent que de nous sauver de nous-mêmes ! »

Yves LECANU.

Nienburg — 1940

RETENEZ BIEN CECI :

LE PREMIER JEUDI

DU MOIS

DINER ENTRE AMIS

DANS VOTRE QUARTIER

LAYETTE
COUTURE
JOUETS

"MINOU CHOU"

65, Rue de Lancry - Paris - X^e

Téléphone : COMBAT 57-70

Mme WAHLEN accordera 5 % aux Camarades des Stalags... à condition qu'ils soient à jour de leur cotisation.

FABRIQUE DE MEUBLES

7, ter, Avenue de St-Mandé
Paris (XII^e)

RYSTO Raymond

Ex-N° 5305

Membre de l'Amicale N° 548

Salles à manger
Chambres à coucher
Ensemble Studio

DEPOSITAIRE
DE FABRIQUES

Cuisines modernes, Eléments, Tables
Sièges modernes, rustiques et basques
Sièges de jardin, Pliants, Transats

Prix marqués en chiffres connus

Facilités de paiement sur demande

Prix spéciaux aux Membres de l'Amicale
Pour tous renseignements, n'hésitez pas à
téléphoner ou à écrire

Tél. DIDerot 45-07. — Métro : NATION

WURZACH : DIXIÈME KOMMANDO

Ce matin-là, c'est sous le signe de la gaieté que le réveil vient d'avoir lieu au Kommando. Les rires fusent de toutes parts, les chansons et les refrains sont de la fête. En voici quelques échantillons parmi tant d'autres :

« ...Sur nos avions et nos navires,
Le fier drapeau flotte toujours.
Dans quelques mois nous pourrions dire :
C'est votre tour. (bis) »

Quand tu verras les éclats de nos bombes
Que t'enverra Giraud de Tunisie,
Tu te diras : il faut que je succombe,
Ça c'est du plomb, pas du macaroni. »

Et voici plus sentimental :

« Ma chanson est une valse grise,
La romance d'un pauvre exilé. »

C'est l'aveu du bonheur envolé.
Ma chanson est presque une prière,
On devrait la dire à genoux.
Écoutez-là, chérie, c'est la valse dernière
De celui qui se meurt loin de vous. »

Un silence de mort précédé d'applaudissements mérités succède à cette avalanche effrénée. La journée va être rude, car c'est vers une tourbière que nous allons bientôt nous diriger, suivis de notre inévitable gardien à la taille plus que respectable. Ce n'est plus le moment de plaisanter. La lande est déserte, quelques buissons épars au milieu des blocs rocailloux. Nous voici sur le chantier : le spectacle n'est guère réjouissant. Dans un fossé profond, des ouvriers chaussés de bottes en caoutchouc remuent avec leur pelle une sorte de boue noireâtre qui prend place bientôt dans une machine chargée de la débiter en tranches de 50 centimètres de long environ. Plus loin, un groupe est en train de pousser un wagonnet et essaie de le diriger avec le maximum de précautions vers un hangar situé presque en face de notre kommando. Le tapis roulant me renvoie les blocs de tourbe : il faut les retourner avec les mains. Au bout d'une heure, je suis complètement épuisé. Tous mes efforts sont vains. Le gardien, narquois, est devant moi ; il appelle le contremaître. Le travail reprend. Vais-je succomber à la tâche ? Non ! car l'heure de la soupe va sonner. Mes camarades m'attendent pour la partager avec eux dans la petite cabane en planches qui borde la voie ferrée. Quelle pitoyable nourriture ! Inutile de dire qu'elle est avalée en vitesse ! En cela nous rejoignons la méthode germanique. Le travail va reprendre, j'ai déjà rejoint le chantier. Il fait une chaleur torride, aurai-je la force d'achever la journée ?...

Que dire des conditions d'hygiène de notre kommando ? Elles sont on ne peut plus déplorable, car de désagréables bestioles nous tourmentent pendant la nuit.

Ce n'est pas tout : la proximité d'un étang est cause qu'une véritable nuée de moustiques vient nous rendre visite ; impossible de s'en débarrasser, car ils sont vraiment trop nombreux. Nous devons laver nous-mêmes

notre linge dans une sorte de petit réservoir où l'eau ne se renouvelle pas.

La corvée de soupe est tout un poème : il faut se rendre jusqu'au prochain village (Wurzach), distant de 2 kilomètres. Nous risquons à chaque instant d'abandonner le vieux chariot dont les roues tiennent comme par miracle.

Au milieu de cette ambiance, notre moral reste tout de même assez élevé. Le dimanche, qui est jour de repos par excellence, est consacré à la correspondance ; puis il faut voir avec quelle précipitation chacun de nous se rend dans la chambre du gardien qui contient une véritable montagne de boîtes de conserve. Elles sont là pour améliorer le menu par trop insuffisant. Les colis de France, un véritable rayon de joie dans la vie du prisonnier qui sait avec quel amour les mères et les épouses les ont confectionnés...

La nuit commence à tomber. On entend le croassement des corbeaux. De quoi demain sera-t-il fait ?

« J'en ai marre de leur kartoffeln », proclame un jour un de nos camarades. « Je vous promets avant peu un festin royal ! »

Il tint parole. La pièce était de taille. C'était un chevreuil pris au collet dans la forêt voisine et qu'il transporta par ses propres moyens dans le kommando. Le dépecer était une autre affaire. Nous y parvînmes cependant en profitant de l'absence du gardien parti au village pour faire des courses. Les morceaux, soigneusement découpés, furent camouflés de telle façon que le gardien ne s'aperçut de rien. Pendant huit jours, ce fut un vrai régal...

J'ai changé de métier. Pour quelle raison ? Je l'ignore. Je fais maintenant partie de l'équipe qui travaille à la presse à fourrages. On respire la poussière à plein nez, mais qu'importe ! Nous aimons tous, nous raffolons même de cette souffrance collective. Ce qui nous préoccupe le plus, c'est de savoir si nous passerons l'hiver dans cette tanière, perspective peu réjouissante, car le travail dans les bois avec de la neige jusqu'aux genoux nous attend, si quelque événement imprévu ne vient changer la face des choses. Cet événement eut lieu et il fut qualifié de miracle par la plupart d'entre nous. « Chic ! s'écrie un soir un de nos camarades après le boulot, tu ne connais pas la nouvelle ? On se barre tous au camp, car dès demain on attend des officiers russes qui vont prendre notre place. » Ce fut une explosion de joie dans tout le kommando, à tel point que nous n'en dormîmes pas de la nuit.

Dès les premières heures de l'aube, le train nous emportait vers un nouveau destin. Que de songes, que de pensées devant le paysage qui défile devant nous. Nous avons le temps de le contempler, car l'allure du train est d'une lenteur désespérante. Le vers du poète revit dans ma mémoire tandis que nous approchons maintenant du but :

« Plus je vis d'étrangers, plus j'aimais ma patrie. »

Dans la journée du 17 septembre, nous débarquons à Villingen. Il était 17 heures lorsque les portes du Stalag VB se refermèrent sur nous.

E. BARRIERE.

MORT D'UN HÉROS

Atteint de plein fouet par les rockets, l'appareil fut coupé en deux. Il s'écrasa sur le pont dans un fracas infernal. Amorcées par le choc, ses bombes explosèrent en feu d'artifice. Du pilote désintégré, il ne restait rien. Sur le pont ravagé, toutes les superstructures avaient été soufflées. Dans l'océan de ferraille, seuls émergeaient quelques corps déchiquetés.

Le visage ravagé par le chagrin, le quartier-maître s'était précipité. Mais le petit enseigne était mort,

(A découper en suivant le pointillé)

Assemblée Générale du 13 Mars 1966

POUVOIR

Je soussigné (nom et prénoms)

demeurant à

membre de l'Amicale VB — XABC

donne par les présentes pouvoir à M.

également membre actif de l'Association, de me représenter à l'Assemblée du 13 Mars 1966.

En conséquence, prendre part en mon nom à tous votes relatifs à l'élection du Conseil d'Administration ou pour tout autre motif, prendre toute décision qu'il jugera utile pour l'exécution du présent mandat, notamment de substituer dans l'accomplissement des présentes quiconque il avisera ; en un mot, faire tant par lui-même que par mandataire, s'il y a lieu, tout ce qui sera utile et nécessaire. En foi de quoi, je promets à l'avance aveu et ratification.

Fait à, le 1966.

(Signature précédée des mots :
BON POUR POUVOIR).

aussi mort qu'on peut l'être, lui qui plaisantait encore quelques instants avant. La mort ne l'avait pas défiguré, son corps était intact, si ce n'est cette déchirure dans la poitrine par où la vie s'en était allée.

L'Amiral était descendu de la passerelle. C'était un chef à l'ancienne mode, il ne pouvait pas rester dans le blockhaus. Il lui fallait toujours être là où était le danger.

« Beaucoup de dégâts ? demanda-t-il.

— L'enseigne a été tué ! »

Le vieil homme vacilla.

« Ah ! » dit-il simplement.

Nous savions qu'il n'était pas insensible, même s'il ne le montrait pas. Nous l'aimions bien, notre « pacha », et, ce qui est mieux, nous l'estimions. Il avait bourlingué sur toutes les mers du monde.

Une ombre fugitive passa sur son visage, mais il se reprit aussitôt.

A découper en suivant le pointillé

Bon de Souscription

Bon de souscription à retourner au Bureau de l'Amicale VB-XABC, 68, rue de la Chaussée d'Antin, Paris (9^e), accompagné de la somme correspondante à la commande (C. C. P. : Paris 4841-48).

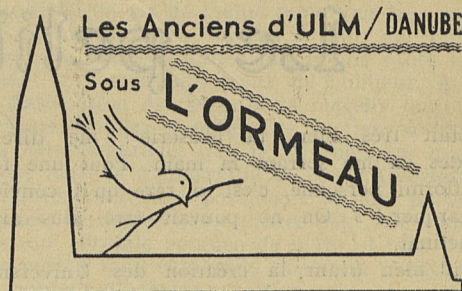
NOM (en capitale)

Prénoms

ADRESSE (très lisible)

Ancien stalag

Souscrits exemplaire (s) de la PLAQUETTE-SOUVENIR à 10 Francs, franco de port.



UNE GERBE DE VŒUX

De partout m'arrivent vos vœux. Par cartes, lettres ou même coups de téléphone. Vous êtes gentils et je vous remercie de tout cœur et vous prie de m'excuser si je ne vous réponds pas de suite.

Je n'ai qu'à vous renouveler ce que je vous dit avant Noël. Que cette année 1966 soit pour vous heureuse, bonne, féconde, avec succès dans vos affaires, santé dans les corps, *sérénité, constance, ardeur* dans vos cœurs et dans vos âmes !

Si tout va bien, 1966 nous verra rassemblés 13 mars à l'Assemblée du VB-XABC et à Pentecôte à La Sardagne — Cluses (Hte-Savoie) près de l'Abbé Derisoud et des P.G. Savoyan. Nous espérons qu'à cette occasion le Sud-Est déplacera.

— A propos de l'Abbé Derisoud, il n'est mort comme je l'avais craint, car toutes mes lettres demeuraient sans réponse. J'ai écrit alors à Vicaire et c'est le Curé qui m'a répondu, prétextant des cassements de tête dus à des supputations chiffres énormes pour la construction d'une paroissiale !

— Georges Samelé a aussi donné signe de vie et envoie son amical souvenir à tous les Anciens d'Ulm. On passera à Lyon à la Pentecôte puis c'est la route de Cluses !

Consigne : tenir bon la rampe pour que le rassemblement de 1966 nous voit très nombreux derrière nos pancartes d'Ulm VB, à Lourdes, le 7 septembre, pour le XX^e Anniversaire du Pèlerinage des P.G. en 1946.

Bien à tous amicalement.

Jean VERNOUX

« Hé ! dit-il en soupirant, on meurt partout ! Il se détourna.

Le quartier-maître ajouta :

« Il était avec nous à Dunkerque... Il a toujours été un héros ! »

— Les cimetières, dit sentencieusement l'Amiral, sont pleins de héros morts ! »

Le vieil homme restait impassible, mais il courbait un peu plus que de coutume. Peut-être au fond de lui-même, souffrait-il de toute cette jeunesse fauchée, mais il le dissimulait. C'était chef !

« C'est un héros ! répéta le quartier-maître.

— Eh bien ! dit l'Amiral sans s'émouvoir, même ton neutre qui cachait sans doute une profonde tristesse, nous lui rendrons l'hommage est dû aux héros ! »

Il resta pensif, les yeux clos, écoutant machinalement le bruit familier de la mer qui l'avait bercé depuis sa plus tendre enfance et le grondement de la bataille qu'il n'avait pas l'air d'entendre sur le pont dévasté de son navire, au milieu de la fumée qui nous serrait à la gorge. Mais personnellement prenait garde, tant nous étions abattus.

« Il était plein d'avenir ! » dit encore le quartier-maître.

L'Amiral se taisait. Il se souvenait. Il l'avait remarqué à l'École Navale au cours d'une inspection, il n'y avait pas si longtemps, mais tant d'événements s'étaient passés depuis... Il le revoyait intimidé devant lui... Mais il ne voulait pas s'attendrir.

Il conclut d'un ton désabusé :

« Une grenouille vivante vaut mieux qu'un héros mort ! »

Lorsqu'on eut fait sa toilette funèbre, ce ne fut plus qu'un mort comme un autre, un mort entre morts.

Et quand on l'eut cousu dans son sac et immergé, il ne resta plus rien du héros, que son souvenir Voué à l'oubli...

Comme tout ce qui est immortel...

Et comme tout ce qui passe...

Tout ce qui est périssable !

Sic transit gloria mundi.

Y. LE CANU

Le Gérant : PIFFAULT

Imp. Chasseray-Moncontié, Chef-Boutonne (D.-S.)